

Les Livres



Les nouvelles nourritures



Il y a bien des années que les lecteurs d'André Gide attendaient ces *Nouvelles nourritures* : depuis seize ou dix-sept ans elles avaient été annoncées. *Les Nourritures terrestres*, quel que soit le jugement que sur elles on formule, n'en sont pas moins un des livres essentiels de l'auteur, celui peut-être où s'est exprimée avec le plus de force son attitude devant la vie — à l'époque de sa jeunesse. *Les Nouvelles nourritures* devaient être, on l'imagine, l'équivalent pour sa vieillesse. Ce but est-il atteint ? A parler franc, nous ne le croyons pas ; l'œuvre nouvelle décevra. Qu'on nous entende bien. Nous n'abordons pas ici André Gide avec les préjugés de ces bien-pensants et de ces bourgeois qui en font l'ennemi public n° 1 depuis qu'il s'est converti au communisme. Il y a, dans certaines attaques contre Gide une telle bassesse que cela suffirait à nous rappeler, comme l'a si bien fait René Schwob, que la charité, en cette matière, prime tout, et que la sincérité, si souvent dramatique, de Gide, exige de nous le respect. Ce n'est donc point en hommes de parti que nous disons que *Les Nouvelles nourritures* nous paraissent extrêmement inférieures à leur dessein.

Des trois éléments majeurs du livre, l'un est, de toute évidence, une répétition des anciennes « nourritures », une « resucée » moins agréable, moins belle (malgré de très remarquables fragments) et privée d'enthousiasme juvénile. L'appel éternel de l'homme vieillissant, le terrible : « Arrête ! tu es si beau ! » retentit bien au cours de ces pages et, comme toujours, nous touche. Mais ces regrets du vieillard ont moins de rayonnement poétique que le frémissant appel de l'adolescent.

Une autre partie touche au problème de la misère, du communisme, à ce qu'on peut appeler la question sociale : là, l'auteur se partage. Des cris magnifiques témoignent de son émotion en face de la misère, et ceux-là nous convainquent. Il y a du beau et du dramatique dans le dégoût qu'André Gide exprime de sa situation protégée, de sa tranquillité bourgeoise. Mais quand il s'agit d'aller plus loin, l'embaras devient évident. Il ne suffit peut-être pas d'une phrase dédaigneuse pour écarter, comme par un haussement d'épaules, l'appel du Christ : « Laisse tous tes biens et suis-moi. » Cet argent qu'il méprise, Gide, bien évidemment, est encore loin d'en être dépris. Et allons plus

loin : même quand il parle du communisme, on sent sous sa plume on ne sait quelle réticence, quelle incapacité d'engagement total. Entendons bien qu'il y a une certaine grandeur dans l'attitude de cet homme qui a toujours refusé toutes les obédiences, qui, aujourd'hui, en accepte une, parce qu'il la croit nécessaire au salut de l'humanité, mais qui ne peut l'accepter les yeux fermés. Gide a dit quelque part que, s'il écrivait très peu maintenant, c'était par peur de l'Index de Moscou. Peut-on lui dire que cela se sent ? A cet égard, *Les Nouvelles nourritures* sont tout à fait inférieures à maintes pages du *Journal*.

Un troisième élément apparaît tout au long du livre, avec une obstination de leit-motiv. C'est Dieu. Sur ce point, évidemment, nous ne pouvons pour ainsi dire rien accepter de ce que nous lisons là. Il ne suffit peut-être pas de parler du Christ avec respect et tendresse, pour dire ensuite que c'est à un Christ « sans divinité » que vont cette tendresse et ce respect. Il ne suffit peut-être pas d'exalter la joie (qui existe, certes, dans l'Evangile) sans en donner une interprétation qui va contre l'Eglise, contre la tradition chrétienne. Et quant à Dieu, il ne suffit pas de louer en lui le Créateur, pour ensuite se donner le droit de l'abandonner, comme un bagage encombrant... Il faut l'avouer : tout ce qui touche à Dieu, dans *Les Nouvelles nourritures*, a un écho grinçant, déplaisant. Ah ! l'homme qui parle ainsi peut se croire libre ! Cette hantise témoigne, et témoigne contre lui.

Mais, cela aussi il faut le dire, c'est précisément ce refus, ce grincement et ce drame mal dissimulé, qui rendent *Les Nouvelles nourritures* attachantes. Non pas pour le lecteur qui aborderait par là l'œuvre et l'homme, mais pour ceux qui, ayant depuis longtemps suivi l'une et l'autre, aiment à le voir se débattre, parce que ses débats ont de la grandeur. Etre de dialogue, suivant le mot de M. du Bos, Gide ne l'a jamais été plus qu'ici. Dialogue du vieillard avec l'adolescent qu'il fut. Dialogue du bourgeois qui demeure et du communiste qui veut être. Dialogue du secret encore du négateur et de celui qui subsiste encore, croyant. Et peut-être par-dessus tout dialogue de la sincérité et de l'artifice, du pipeur de dés et du convaincu. Tout cela est d'un grand intérêt, dans la mesure et sous les réserves que nous avons marquées.